

est générale et qu'elle sous-entend la complicité des provinces elles-mêmes. A ce jeu-là, on anémie tout un pays, et l'anémie est un mal qui demande une médication longue et compliquée.

Chez nous, il en va autrement : nous ne souffrons point d'une pieuvre effroyable comme est telle grande Capitale. Les Flamands sont bien vivants, si l'on en juge par l'énergie de leurs porte-paroles, et la Wallonie n'est rien moins qu'anémique, puisque c'est cette bonne mère qui nourrit les trois quarts des budgets ! Elle se contente de peu, et il est possible qu'à la longue elle se fatigue si l'on y aide encore. Mais enfin, dans le mariage de raison qui l'unit à la Flandre, elle n'a pas l'indignité de se poser en martyre lamentable. Elle rappelle plutôt, dans son attitude actuelle, la solide femme de Sganarelle qui souffrait qu'on la battit, puisque c'était la Loi — bien sûre d'avoir sa revanche dans l'intimité conjugale. Cette femme acceptait malicieusement l'actuel inévitable, se chargeant à part elle d'en faire quelque chose d'éminemment temporaire, jusqu'au moment où, son maître et seigneur offrant à sa portée ce qu'on est convenu d'appeler le bout du nez, il en viendrait tout naturellement aux pires soumissions. C'était une femme de bon sens et de philosophie. Quant à son Sganarelle, il reste, n'est-il pas vrai, un bon type de grotesque, et pour l'éternité.

Que M. DU BOIS ne s'abuse. Il aura beau « interpréter » l'histoire à tour de phrases. Il ne convaincra point les Wallons. Ceux-ci restent, malgré tout, satisfaits d'être Belges, cette qualité, qu'il trouve si ridicule, ayant le premier avantage de leur garantir des libertés qu'on ne goûte effectivement nulle part au monde au même degré. Il y a bien d'autres raisons encore. Celle-là suffit déjà.

Si notre auteur constate avec raison un actuel et très vif désaccord entre les Flamands et les Wallons — un insatiable appétit chez les uns, des signes de lassitude chez les autres — ce n'est point au divorce que cela conduira. C'est à un de ces arrangements dont le plus mauvais, comme on sait, vaut mieux qu'un bon procès.

Il est vrai que certains Wallons, peu convaincus du caractère transitoire de leur situation de race, ont envisagé la possibilité d'une séparation administrative au sein de la Belgique. Mais rien n'a pu laisser croire qu'ils pussent s'occuper de poursuivre cette idée de manière à intéresser nos voisins d'Outre-Quévrain, autrement qu'à un point de vue politique tout à fait spéculatif.

Les « impérialistes » du beau pays de France ont donc eu grand'raison de ne pas s'emballer à la suite de M. DU BOIS !

Quant au reste, je me permets d'assurer aux décentralisateurs et régionalistes français, dont nous admirons les efforts généreux,

que nous, Wallons, qui tenons directement de leur beau pays tant de lumières et tant de joies, nous craignons par dessus tout les aventures de la phalène. Le soleil luit pour tout le monde. Mais il ne vaut rien de le voir de trop près. L'exemple de M. DU BOIS est à la fois cruel et salutaire. Nous le croyons très suffisant.

O. Colson.

Faits divers

(JANVIER et FÉVRIER).

BRUXELLES. — Le 19 janvier a eu lieu à l'hôtel du Grand-Monarque, un banquet wallon offert par ses amis à M. l'abbé M.-J. RENARD, le chantre épico-comique de *Djean d' Nivelles* et de *Largayon*, qui venait de célébrer son cinquantième anniversaire sacerdotal.

Parmi les personnalités présentes citons MM. LEQUARRÉ, président de la *Société liégeoise de Littérature wallonne*, V. CHAUVIN, président du *Comité officiel d'examen des ouvrages dramatiques wallons*, JOS. DEFRECHEUX et MICHEL, membres de ce Comité, GEORGES WILLAME, chef de division au Ministère de l'Intérieur ; ALBERT ROBERT, président de *Nameur po tot*, de Bruxelles ; TILKIN, du journal liégeois *Li Spirou* ; O. COLSON, directeur de *Wallonia*. M. C.-J. SCHEPERS représentait la Ville natale de l'abbé poète, Braine-l'Alleud. S'étaient associés à la manifestation les poètes et écrivains wallons, abbé COURTOIS, curé de Saint-Géry ; FRANÇOIS-J. RENKIN, de Ramioul ; ingénieur PATERNOTRE, de Soignies ; PARMENTIER, PETIT, Aimé BRULÉ, de Nivelles, etc.

M. CHAUVIN présidait. Il a fait en termes heureux l'éloge du vénérable abbé, l'un des « pères spirituels » du mouvement wallon, et « le plus spirituel de nos Pères ». M. C.-J. SCHEPERS associa à cette manifestation l'Administration communale et la population de Braine-l'Alleud qui, tout entière, entoure M. RENARD de profonde estime et de sympathie respectueuse.

Le jubilaire a répondu d'une façon topique : « On a dit que je suis populaire. Cette popularité m'est douce. Je la dois à mes deux femmes. Ne vous récriez pas !... Oui, je suis bigame. J'ai épousé la Wallonie, à laquelle j'ai voué toute ma tendresse. J'ai aussi épousé le peuple, que j'aime passionnément. C'est du peuple que je suis issu. Sa vie simple m'a séduit, ses besoins m'ont paru sacrés. Car le peuple symbolise spécialement le travail, c'est-à-dire le Devoir. Si je suis allé à lui, c'est également parce qu'il sait aimer et qu'il a besoin d'affection... »

Au dessert, on a eu la grande joie d'entendre, de tous les coins de la Wallonie la langue vibrer en strophes émues et chaleureuses à l'adresse de ce patriarche autour de qui s'étaient spontanément groupés, réunis dans une même pensée affectueuse, des hommes de tendances philosophiques si différentes, qui tous œuvrent à son exemple pour le maintien et l'honneur de la vieille langue.

O. C.

MONS. — M. Charles Rousselle, greffier du tribunal de commerce de Mons, vice-président de la Société des Sciences, Arts et Lettres du Hainaut, né à Mons le 12 mai 1833, y est décédé le 21 février dernier. Pendant plus de quarante ans, Charles Rousselle, le fils de l'érudit auteur de la *Bibliographie montoise*, a consacré les loisirs que lui laissaient le barreau et plus tard ses fonctions judiciaires, à des recherches historiques principalement sur sa ville natale. Sa première publication date de 1854 et porte ce titre : *Souvenirs historiques. Des procès de sorcellerie à Mons*, in-8° de 26 pages.

Les travaux les plus importants de cet historien sont : *Les agrandissements successifs de Mons*, fruit de laborieuses investigations dans les archives, des recherches sur *Les rues de Mons*, un répertoire des *Vues gravées de la Ville et des Monuments*, et une *Biographie montoise du XIX^e siècle*.

Par ses travaux marqués au coin d'une érudition remarquable, présentés dans un exposé clair et sobre, Charles Rousselle s'est acquis une place marquante parmi les historiens montois du XIX^e siècle et ses publications ont élucidé bien des points obscurs des annales de la capitale du Hainaut.

Rousselle aimait d'un amour profond sa ville natale, et tous ses concitoyens se plaisaient à reconnaître les nobles qualités de son cœur et appréciaient ses belles aptitudes de jurisconsulte et d'historien.

E. M.

— Dans sa dernière séance, le Cercle Archéologique a appelé à la vice-présidence d'honneur, devenue vacante par la mort du savant regretté M. Félix Hachez, son ancien secrétaire, M. Ernest Matthieu, avocat à Enghien, à qui les sciences historiques doivent de nombreux et importants travaux, notamment l'*Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut*, œuvre couronnée par la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, et la *Biographie du Hainaut*, en cours de publication. Nous nous faisons avec plaisir l'interprète de *Wallonia* en félicitant son excellent et dévoué collaborateur pour la distinction honorifique décernée avec tant d'empressement à M. Ernest Matthieu, par les archéologues du Cercle montois.

Bruhald.

— Plusieurs journaux ont reproduit comme « variété », la Légende de la dentelle — qu'ils empruntent à l'ouvrage, d'ailleurs si intéressant, publié par M. VERHAEGEN sous les auspices de l'Office du Travail : « La Dentelle et la Broderie sur tulle ». Il convient de constater, avec un de nos confrères gantois, que le texte de M. Verhaegen appartient presque complètement à M^{me} POPP, de Bruges, née Caroline BOUSSART, qui a vu le jour à Binche et qui fut la première femme de lettres décorée de l'Ordre de Léopold. Donn

d'abord, croyons-nous, à l'*Office de Publicité*, il a été souvent réédité depuis, dans la presse et dans les recueils de contes et légendes de M^{me} POPP. Et, en bonne justice, c'est de ce dernier nom qu'il devrait être signé aujourd'hui encore dans les journaux.

— Un drame en un acte, en vers, la *Veille de Jemmapes*, par M. Albert DU BOIS, a été créé à Mons dernièrement (le 10 février) par une société d'amateurs, le Cercle Labiche. Cette œuvrette est un nouveau produit de la thèse, ou plutôt de l'idée fixe de l'auteur de « Belges ou Français ». Il y a de beaux vers et des tirades pleines de fougue. Mais le sujet est si artificiel et illogique que, malgré une interprétation au reste soignée, le succès n'a pas été vif. L'auteur a eu l'adresse d'émouvoir les spectateurs en mettant en scène un enfant qui, jouant, sur les conseils de son père, le rôle d'espion, est tué par les Autrichiens au moment où il porte une lettre au général Dumouriez : on le rapporte mourant sur la scène, dans la maison de ses parents. Il n'en faut pas davantage pour arracher des larmes aux cœurs sensibles, et même pour provoquer des applaudissements de la part des spectateurs populaires. Néanmoins, l'impression a été fâcheuse et, le lendemain, le *Journal de Mons* reflétant l'opinion du public qui réfléchit a blâmé sévèrement l'auteur d'avoir conçu cet acte d'un patriotisme *sui generis*, et où le rôle de la mère, maîtresse d'un officier autrichien, est d'une immoralité si choquante.

Le même auteur a publié en notre ville, sous forme de tract à 5 cent. (Louis Boland, éditeur) un *Catéchisme du Wallon*. Les Montois aiment leur ville et ne sont pas insensibles au sentiment de leur race. Mais la propagande que l'auteur a employée en faveur de sa thèse bien connue les a laissés froids. Les prémisses de son raisonnement sont connues : il faut nous délier de l'envahissement politique et administratif des Flamands, qui peuvent avoir raison chez eux, tout en ayant certainement tort chez nous. Mais M. DU BOIS conclut que les Wallons sont des Français exilés qui doivent poursuivre la réintégration de leur pays dans le « vrai » domaine national, en supprimant la Belgique, invention de diplomates. Sur ce point, M. DU BOIS n'a convaincu personne, et l'on a été plutôt étonné de la façon désinvolte dont il interprète l'histoire de nos provinces pour montrer que la Wallonie est vraiment française « sol de France et Peuple de France. » On ne trouverait rien à redire si M. DU BOIS avait cherché à faire une œuvre d'exaltation patriotique, surtout provinciale. On la trouve mauvaise, dès qu'il s'appuie sur des arguments peu sérieux pour nous conseiller une sottise.

Montois-Cayau.

LIÈGE. — Le Cercle athlétique, qui est aussi un cercle d'esthétique, a organisé récemment, en son local, diverses manifestations d'art, notamment une exposition d'œuvres choisies de Félicien Rors, ce Wallon de Namur, qui connaissait la vieille langue, la parlait, et lui empruntait même des mots dans ses écrits — et dont néanmoins on a voulu faire un Flamand... et même un Hongrois !

M. Armand Rassenfosse, qui fut le disciple et l'ami presque filial de l'auteur des *Sataniques*, a commenté, en une causerie touffue et du plus vif intérêt, la vie du maître et son constant effort vers la beauté. Il a littéralement fait revivre pour ses auditeurs la figure de ce fier artiste passionné de vérité. Retraçant l'enfance de son héros, ses études, ses voyages, ses luttes, au nom de la raison supérieure, contre l'esprit bourgeois de son temps, disant la séduction de cet esprit patricien et l'impossibilité qu'il éprouvait d'être satisfait de son labeur, M. Rassenfosse nous a évoqué un Rops étrangement vivant, que nous admirons encore davantage depuis que, grâce au conférencier, nous le connaissons mieux.

Il nous a expliqué l'œuvre de cet illustre wallon par son caractère, en nous montrant comment il aima la vie d'un amour ample et fervent, dans toutes ses manifestations, et sut tirer d'une époque flévieuse et opprimée une beauté suprême qui lui survivra. M. Rassenfosse nous a encore parlé des procédés graphiques de Rops. Il a trouvé, au cours de sa causerie, l'occasion de lire de nombreux extraits de la correspondance du grand artiste. Ces extraits ont prouvé, à ceux qui l'ignoraient, que Rops était aussi un parfait écrivain, qui excellait à exprimer sous une forme légère, aristocratiquement ironique, une philosophie très hautaine et très indulgente, celle d'un lumineux esprit dont la pénétrante raison a scruté l'hypocrisie du temps et connu les douleurs de la réalisation...

— La *Société liégeoise de Littérature wallonne* a publié le programme de ses concours pour 1903. Il est divisé en deux sections : Histoire et Philologie, Littérature. Les concours sont au nombre de dix dans chaque catégorie. Nous ne pouvons entrer dans le détail, et convions simplement les intéressés à demander ce programme au Secrétaire de la *Société*, rue Hors-Château, 50, à Liège. Les concours seront clôturés le 13 décembre.

— Le cours laissé vacant à l'Université par la mort de l'ancien professeur d'Histoire de l'Art a été scindé, et les titulaires viennent d'être nommés. Un cours d'Esthétique est échu à M. Fierens-Gevaert, un écrivain et critique distingué, tout à fait moderne et d'esprit très ouvert, connu par maints travaux d'art et une collaboration active à de grandes revues et à de grands journaux. Nous ne doutons pas que M. Fierens-Gevaert, étant appelé à vivre à Liège, ne pénètre vivement notre originalité de race et ne rende à la Wallonie l'hommage qui lui est dû. Le cours d'Histoire de l'art est échu à M. LAURENT, ancien élève de l'école d'Athènes. M. LAURENT est Wallon, né sur les bords de la Semois. Il a fait brillamment ses études à l'Université de Liège. M. LAURENT est donc doublement chez lui. Les cours de MM. LAURENT et FIERENS-GEVAERT sont très suivis et suscitent le plus vif intérêt.

— L'*Institut archéologique liégeois* a lancé dans le public une pétition adressée au Conseil communal, en faveur du maintien de la maison Porquin, dont nos lecteurs connaissent la valeur et l'intérêt par les articles de M. Paul

JASPAR. Cette pétition a aussi été communiquée à maints journaux et il s'en est suivi une nouvelle campagne de presse où les plus éclairés amateurs de sites et d'archéologie monumentale ont pris la parole. A tirer hors de pair un article de M. BULS, l'ancien bourgmestre de Bruxelles :

« Il importe, dit-il, de conserver précieusement les restes de notre architecture propre, celle qui correspond aux exigences de notre climat et aux propriétés de nos matériaux, jusqu'au jour, qui luira certainement, où l'on comprendra qu'il faut repousser de la langue, des mœurs, de l'art, un internationalisme infécond, parce qu'il ne répond pas aux conditions de l'adaptation au milieu, du moindre effort, de « l'optimum », c'est-à-dire aux facteurs déterminants de la psychologie des peuples ».

M. BULS plaide ainsi, en termes excellents, la thèse que défendit ici M. Paul JASPAR. Il termine en disant :

« Nous conjurons tous les hommes de goût, tous les wallonisants si ardents que compte Liège, d'unir leur protestation à celle que leur Institut archéologique vient d'adresser au Collège et au Conseil communal pour dénoncer la démolition de la maison Porquin comme un acte de vandalisme, indigne d'une cité intelligente, fière de son glorieux passé et amie des arts ».

L'administration communale de Liège continue d'étudier la question.

— L'admirable et doux poète de *Bouquet tot fait, Pâhûtes rimés, Vis Lidje*, etc., M. Joseph VRINDTS, a ouvert, le 28 février dernier, en notre ville, un cabaret. M. VRINDTS avait été cordonnier. Il quitta le métier pour ouvrir une échoppe de marchand de journaux. Obligé à nouveau de changer de situation, le poète se fait débitant de bonne bière. S'il s'agissait d'un autre, nous pourrions croire qu'il rêve de créer quelque *Chat-noir* liégeois. Mais M. VRINDTS n'a ni l'aplomb, ni la verve d'un Salis. Notre poète est un homme simple, un peu timide, très « en dedans ».

La poésie ne nourrit pas toujours son homme, c'est entendu : tant pis pour les poètes. Ainsi parle la sagesse bourgeoise.

Il est quand même regrettable qu'on ne songe pas à soustraire aux difficultés de la vie ceux qui, comme M. VRINDTS honorent leur pays. La ville de Liège ferait chose noble et digne en réservant pour nos poètes populaires des situations modestes, mais sûres, pour lesquelles elle a parfois à rechercher des candidats de tout repos. Il est, dans les administrations, bien des emplois faciles dont ils s'accommoderaient fort bien.

Pierre Deltave.

Bibliographie.

LES LIVRES :

Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885, par Victor CHAUVIN, professeur à l'Université de Liège. (Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a accordé en partage le prix Delalande-Guerineau.) — T. VI : Les Mille et une nuits (troisième partie.) Prix : 6 francs. Liège, H. Vaillant-Carmanne. Leipzig, O. Harrassowitz, 1902. — Un vol. in-8° de IV et 204 pages.

Ce nouveau volume contient les résumés des contes 181 (*Les frères jaloux*) à 372 (*Le prince du Sind et Fatime*); nous pouvons donc espérer que le volume suivant nous apportera la fin des Mille et une nuits.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire à nos lecteurs ce que nous pensons du travail de notre collaborateur. Bornons-nous à relever un nouveau fait analogue à celui que nous avons signalé à propos du t. V : le conte de Kalâne le paresseux (n° 233) paraît être la combinaison d'un conte plus ancien (n° 234) avec les éléments dont se sert l'auteur que M. CHAUVIN appelle le second égyptien et qu'il croit être un juif converti. Son hypothèse semble donc se confirmer de plus en plus.

O. Colson.

Pétition pour les Langues provinciales au Corps Législatif de 1870, par le Comte de CHARENCEY, H. GAIDOZ et Ch. DE GAULLE. — A. Picard et fils, édit., 82, rue Bonaparte, Paris, Janvier 1903.

C'est la guerre déclarée à la langue bretonne qui a amené la publication de cette pétition vieille de trente-trois ans, et qui, à cause de la déclaration de guerre, en 1870, était restée inédite. Elle est accompagnée ici de diverses annexes : des séries d'opinions fournies à l'appui des Pétitions, ou recueillies depuis lors à son profit, et la reproduction d'un très bel article de M. GAIDOZ sur « la Poésie bretonne pendant la guerre » (*Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1871) où l'auteur reprenait occasionnellement la thèse au point de vue patriotique, sur des documents d'un intérêt tout à fait pathétique.

M. Henri GAIDOZ, le principal auteur de l'opuscule — on sent son inspiration jusque dans cette ingénieuse formule de « Langues provinciales » qui est tout le programme — a trouvé que la Pétition d'antan se justifiait encore. Dans ces pages, qui semblent écrites d'hier, tant elles répondent aux besoins présents, et qui même, en bien des points, furent prophétiques, les auteurs entraînent avec autorité dans le vif de la question linguistique, en opposant des arguments d'ordre scientifique à la théorie jacobine de l'unité de langue; ils montraient aussi que le patriotisme n'a rien à perdre, mais tout à gagner au maintien, à la restauration de l'esprit régional, et de la langue qui est la forme vivante de l'originalité provinciale. Le point de vue utilitaire ne leur échappait point, et l'incohérence du

français parlé dans certaines régions est toujours un excellent argument pour leur idée de donner l'enseignement du Français par l'intermédiaire de la Langue provinciale : Eskuara, Langue d'oc, Breton ou Flamand.

Il est intéressant de retrouver dans cet opuscule, sous une forme frappante de précision, les idées qui sont aujourd'hui courantes chez les provincialistes et de centralisateurs français et étrangers. La pétition se justifiait en 1870, un vif mouvement se dessinant alors en faveur de la décentralisation : on espérait trouver dans cette transformation administrative une solution libérale des questions politiques et sociales. Le même mouvement, tout aussi vif, s'est pareillement dessiné dans le monde politique de nos voisins depuis une dizaine d'années. Il a abouti à la constitution d'une commission, créée par la Chambre des députés, pour l'étude dont le Gouvernement impérial avait déjà chargé un groupe d'hommes politiques. « Les études continuent » — mais le public ne s'y fie pas. On travaille l'opinion par la presse, et, ce qui est mieux, les Provinces créent spontanément des revues, des musées, cent organismes divers et bien vivants. La France paraît avoir compris que l'émancipation des Provinces doit être l'œuvre des Provinces elles-mêmes. Aide-toi, le Ciel t'aidera. C'est aussi ce qu'on commence à comprendre chez les Wallons de Belgique.

O. C.

Sourires perdus, par le comte d'ARSHOT. — Un vol. in-12. Lacomblez, éditeur, Bruxelles. Prix : 3 fr. 50.

Dans un style discrètement ému, ce recueil d'observations mélancoliques, forme une série de contes dont l'ensemble dégage une singulière impression d'unité.

C'est l'évocation de sentiments très élevés, situés dans des âmes d'élection, tantôt tourmentées par des pensées mauvaises, tantôt idéalement purifiées par une reviviscence du cœur. Comme devant certaines peintures de paysages profondément vivants, on sent passer sur ces êtres débiles, qui ont en leur âme une force inconnue, des brises de tendresse ou des rafales douloureuses.

Le comte Guillaume d'ARSHOT a passé son enfance bien près de nous, aux limites du Condroz et de la Hesbaye, dans un coin de nature d'une poésie cordiale et douce. Il semble avoir gardé avec une sorte de ferveur, le vif sentiment de jeunesse et de bonté qui l'a si souvent pénétré. Le dilettantisme qui corrode parfois si cruellement les âmes aristocratiques ne l'a point effleuré et il montre, au contraire, dans un de ses présents contes, le caractère décevant de ce détachement hautain, cause de toute impuissance psychique et sentimentale. D'autre part, c'est d'un cœur tendre et loyal qu'il étudie les problèmes troublants de la mentalité moderne chez les êtres, sensiblement symboliques, qu'il a rencontrés sur sa route.

Il passe, à travers cette œuvre de jeunesse, qui est bien près d'être un Livre, un souffle d'humanité tout à fait remarquable.

O. C.

Médailles historiques de Belgique, par Edouard LALOIRE. — Bruxelles, Goemaere. In-8° de 12 p.

Donne la description des médailles parues en 1902, avec 4 planches contenant 17 figures parfaitement gravées. Des livraisons analogues, du même auteur, ont paru en 1900 et en 1901, et le catalogue sera continué annuellement. C'est la seule publication, faite du reste avec toute la compétence et le soin désirables, qui renseigne sur ce genre d'œuvres d'art, qui n'est pas, on le voit, très pratiqué en Belgique.

Ouvrages reçus. — *La législation allemande sur l'assurance obligatoire*, par Léon HANSON, avocat à la Cour d'appel de Liège. Extr. de la *Revue prat. du Droit industriel* (Liège, Imprimerie Liégeoise, 1902). — *Chansons frivoles : Kinkempois*, vers de Pierre d'AMOR, musique de Louis HILLIER. (Paris, Godchaux. Piano et chant, net : 1 fr. Chant seul, net : 0.35). — *Marche wallonne pour piano*, par Louis HILLIER. (Brux. Breitkopf et Härtel. Prix : 2 fr.). — *Armonac wallon do l' Samène po l'an 1903*. (Malmédy, V° Scius-Stonse. Prix : 0.10). — *Cang'mint d' tâtai, lever d' rideau ès wallon d' Liège*, par Noël DRANOËL. (Verviers, L.-M. Léonard. Prix : 0.75). [L'édition originale de cette pièce, parue en même temps, est en wallon de Verviers]. — *Antoine Clesse*, par Jules DECLÈVE. Publication du Cercle archéol. de Mons. Broch. in-8° de 18 p. avec portrait. (Dequesne-Masquillier, Mons). — *Les Archives générales du royaume*, par Ed. LALOIRE et E. LEFÈVRE. Extr. de la *Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique*, t. I, fasc. 1. (Leherte-Courtin, Renaix). — *Vers l'amour*, poésies, par R. RIVERSDALE. (Paris, Maison des Poètes, 42, rue Mathurin-Régnier. Prix : 3 fr.). — *La Peinture au Pays de Liège et sur les bords de la Meuse*, par Jules HELBIG. Nouv. éd. (Liège, Imprimerie Liégeoise. Prix : 12 fr.). — *Quelques histoires de miséricorde*, par Jules DESTREE. (Brux. V° Larcier. Prix : 2 fr. 50).

BULLETINS ET ANNALES :

Académie royale d'Archéologie de Belgique. — ANNALES, 5^e série, t. [IV. 2^e livraison. = *Relation d'un séjour de Michel de saint Martin à Anvers*, en 1661, par M. Armand DE BEHAULT : Compte-rendu d'un livre intitulé *Relation d'un voyage fait en Flandre, Brabant, Hainaut, Arlon*, etc., imprimé à Caen en 1667; le compte-rendu donne des extraits, notamment un relatif au combat des échasses à Namur : « Je n'ay pas manqué de m'informer du sujet, qui a peu (pu) obliger les habitants de Namur à combattre une fois l'an avec des Echasses, ainsi que quand le Gouverneur prend possession et quand il y vient au Prince, sans en pouvoir rien apprendre. Je me persuade néanmoins que les Romains qui ont occupé cette Comté et dont les Soldats passaient les rivières élevées sur des Echasses, ont été les Inventeurs de ce combat (*Strada, I, 8, de bello Belg.*). Il leur apporte même quelque utilité, car en se rendant habiles à marcher sur des Echasses, ils peuvent aller avec plus de facilité, dans les Marais de

ces pais. L'action se passe en cette manière. Le jour du combat des Bourgeois de Namur composent une armée particulière, appelée le Milan (*sic*) et les habitants des Faux-bourgs, et d'une lieue aux environs de la ville, une autre qu'ils nomment Havresse (*sic*). Les Capitaines donnent des livrées à leurs Soldats, afin de les pouvoir reconnoître et chaque quartier a le sien. Ils sont tous élevés sur des Echasses hautes de 4 ou 5 coudées, et ceux tant de la ville et du Faux-bourg que des villages circonvoisins se rendent en la place de Saint-Remy, avec leurs Capitaines, qui ont chacun une compagnie de 50 hommes; puis les Trompettes qui sont placées aux fenestres de la mesme place sonnent la charge. Aussitost tous les combattans avancement les uns contre les autres en sautant et en cabriollans à l'envy, ce qui donne un grand plaisir aux personnes de condition qui sont aux fenestres de cette place, et à tous les spectateurs qui y arrivent de tous costés, mais la satisfaction croit encore lors qu'on les voit lutter l'un contre l'autre des épaules, avec une si grande violence qu'ils se rompent quelque-fois les bras et les jambes. D'autres s'appuyent sur une de leurs Echasses, et avec le bas de l'autre, ils donnent dans celles de leurs ennemis, et en renversent par terre trois ou quatre à la fois, qui tombent les uns sur les autres. Avant que de partir, les victorieux se mettent en rang, et les vaincus les saluent en s'en retournant; ils sont encore 2 mil 500 hommes. Le Prince ou Seigneur pardonne à la fin tout ce qui s'est passé, et donne des prix aux victorieux, qui jouissent encore de plusieurs privilèges. » — *Pour la Biographie nationale*, par le R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. Suite des recherches de l'auteur dans le riche fonds des manuscrits de la Bibliothèque royale, dont il a la garde : Sur Henri Rommain, chanoine de Tournai (xv^e siècle), auteur de deux ouvrages; sur Antoine Majoul (1654) qui vécut à Nivelles et dédia à l'Abbesse Adrienne de Lannoy, une traduction en vers français, des hymnes du bréviaire; et sur un autre personnage. — *Les origines de notre art national*, par M. Louis MAETERLINCK. Réponse aux critiques formulées contre sa thèse, à savoir que « notre art, jusqu'à la fin du moyen-âge, n'est pas une dégénérescence de l'esthétique romaine (dont il faut néanmoins tenir compte) mais la continuation et le perfectionnement des formules artistiques des peuples barbares dont nous sommes issus ». — *Le jet des pierres au pèlerinage de La Mecque*, par M. Victor CHAUVIN. L'auteur étudie cet usage à la lumière de sa profonde érudition, réfute les explications qui ont été imaginées, et en présente une autre qui rend mieux raison de certaines particularités qu'on a trop négligées jusqu'à ce jour.

— BULLETIN, 1902, VII. — *Abbaye d'Aulne, une dernière élection*, par M. VAN SPILBECK. Relation de l'élection, en 1790, sous la présidence de l'abbé du Val St-Lambert, du dernier abbé d'Aulne, dom Norbert Herset. Avec pièces justificatives. — *Liste des religieux du monastère d'Aulne en 1660*, par LE MÊME. La presque totalité sont wallons, et surtout du pays de Liège. — Les deux articles sont accompagnés de notes biographiques intéressantes sur les personnages cités.

REVUE DES REVUES :

Vlaamsche Gazet, de Bruxelles (6 janvier). — D^r MILO, *De Wallonia over « l'Amé belge (f) »*. Signale l'article paru dans notre n° de mars 1902, pp. 77 et suiv., et en donne un compte-rendu détaillé, très exact et approbatif.

Revue de Belgique (15 janvier). — M. A.-J. WAUTERS étudie l'histoire de Adolphe de Bourgogne et les rapports qu'eut avec lui Jean Gossart, de Maubeuge, dit Mabuse — et dit aussi *Gossaert* par les rafeurs de gloires. L'érudite étude de M. A.-J. WAUTERS n'est pas seulement biographique : elle contient aussi des remarques et conclusions qui rectifient certaines attributions à Gossart et à d'autres, et elle donne de bonnes descriptions d'œuvres du peintre.

Bulletin officiel du Touring-Club de Belgique (janvier). — A propos de la Maison Porquin, M. Ch. BULS, dans un article cité ci-dessus, a ces excellentes considérations :

« Malgré les efforts de centralisation politique, malgré les tentatives d'unification dans les pays à races variées, malgré la multiplication des rapports entre les contrées les plus éloignées, c'est cependant au XIX^e siècle que tous les peuples ont cherché à se grouper par nationalités. L'Italie a réalisé ce groupement après un long martyre ; nous assistons à la lutte pour l'autonomie dans l'Autriche-Hongrie, dans les principautés balkaniques, en Silésie, en Finlande, dans le Schleswig-Holstein. Partout, on fait revivre en des chants, en des romans la langue populaire : en Flandre, en Bretagne, en Provence, dans l'Allemagne du Nord, comme en Ecosse, en Irlande, dans le pays de Galles. La principale préoccupation des Boers héroïques n'est-elle pas d'opposer leur langue à celle de leurs vainqueurs ? La Wallonie a cultivé son dialecte et a créé un puissant mouvement littéraire, plein de saveur et d'originalité.

» Le culte de la langue maternelle n'est qu'une forme de l'amour de la patrie. Tous ceux qui aiment leur pays et tiennent à leur nationalité doivent la pratiquer. Mais la patrie ne nous est pas seulement chère par ses chants, ses mélodies, son théâtre, elle nous parle encore par les œuvres qui reflètent ses mœurs, ses goûts, dans des matériaux arrachés à ses entrailles.

» Nous serions des fils dénaturés si nous ne respections pas les vénérables monuments qui incorporent quelque chose de l'âme nationale, si nous n'entourions pas leur caducité de soins pieux.

» Ces témoins de pierre parlent plus haut que des documents écrits : tout le monde les voit et peut les entendre. »

La Libre critique, 25 janvier. — De M^{me} Coralie CASTELAIN, à propos de l'exécution par Ysaye de la Symphonie en *ré* de César Franck : « Tout le drame de la vie profonde, vaste et humaine, chante, pleure, se convulse et se détend, court et sourit, s'arrête et s'élargit et s'angoisse, dans une noblesse infinie, une puissance musicale géniale, une science des sons et

des instruments incomparable, dans cette admirable et sublime symphonie, que nous devons reconnaître comme le monument de la musique moderne.

« César Franck, c'est l'onde musicale avec ses infinis imprécis comme toutes les extases ; comme les horizons jamais touchés et toujours visibles, c'est la pure fluidité des sons enveloppés de leur ambiance grandissante, c'est l'esprit dans son essor sans limite, c'est la vie dans son expression de noblesse, de sublimité, d'angoisse terrible et de paix religieuse. Mais tout cela est nimbé comme de la puissance d'un souffle qui fut trop puissant, trop large, trop intense, et ce souffle entoure, enlace, joint les parties de cette admirable symphonie, comme l'incandescence de flammes voisines qui se toucheraient dans l'invisible et resteraient néanmoins tangibles. Aucune œuvre purement musicale depuis Beethoven n'a réuni une plus rare CONTINUITÉ D'ÉMOIS ; dans la plus grande partie de sa durée, elle reste au plus haut degré de la sublimité, sans défaillir un instant, et notre propre souffle s'angoissait, s'élargissait, suivait la religieuse humanité de cette œuvre grande comme un monde d'art et d'expression.

» Mais pour nous révéler ce monument musical, il fallait un chef comme Ysaye. Grâce à lui, le frisson des grandes choses nous a étreints et soulevés ; rien n'a échappé des sons sublimes, de leur couleur, de leur dessin, de leur relation entre eux et dans leurs mouvements. Jamais peut-être on n'a entendu ainsi cette admirable symphonie... Cette inoubliable audition restera comme un monumental souvenir attaché au monumental œuvre de Franck ».

Le Ménestrel (22 février). — « Qui savait qu'Edgar QUINET jouait du violon et sa femme du piano, et que tous deux faisaient de la musique ensemble ? On nous l'a appris incidemment, ces jours derniers, lors de la première des commémorations instituées pour le centenaire de QUINET, à l'école municipale de jeunes filles de la rue des Martyrs qui porte son nom. Cette commémoration avait lieu dans une des salles de l'école, où on avait rassemblé un grand nombre de meubles, de gravures, de portraits, d'objets d'art, de livres ayant appartenu à l'illustre écrivain. Là, d'anciennes élèves ont exécuté sur le violon de QUINET et sur le piano de M^{me} Quinet *des airs de Grétry*, particulièrement chers à QUINET et à sa compagne. »

La Belgique militaire (30 novembre). — *Un officier liégeois au service de l'Autriche*, par le général retraité BERNAERT. Il s'agit de Léonard de Reyniac, né à Liège en 1775, naturalisé Français avant la Révolution de 1830, et mort à Douai le 10 avril 1840. Il ne faut pas le confondre avec son homonyme — son parent, peut-être, l'auteur fait des recherches pour le prouver — François de Reyniac, né à Liège en 1739 et mort le 21 février 1803 à Lintz (Autriche). L'auteur complète, au sujet de ce dernier, les renseignements connus sur cet homme de guerre du régiment liégeois dit de Vierset, qui défendit vaillamment Charleroi sans parvenir à en empêcher l'investissement. — Le nom de Reyniac ne paraît pas être liégeois : il existe cependant encore des Reyniac en cette ville, à notre connais-

sance, dans le quartier de S^{te}-Walburge, où ce nom (Regnac) est porté par de petits cultivateurs.

Chronique des Arts (21 février). — M. LOUIS MATERLINCK rend compte de la trouvaille qu'il a faite récemment dans les réserves du musée de Gand, d'un tableau signé très lisiblement K. D. Kauninck, peintre qui était resté jusqu'ici complètement inconnu. Ce petit paysage fantastique appartient aux traditions picturales de Joachim Patenier.

L'Idée libre. Mons (novembre, tiré à part). — *La Belgique et le Folklore*, par Charles GHEUDE. C'est la conférence que donna M. G. à Bruxelles, puis à Liège, et dont il fut déjà question ici-même, t. X, p. 79. L'auteur fait connaître l'intérêt scientifique, philosophique, artistique, et même politique du folklore. Il s'attache à combattre les préventions que certains conservent encore contre les traditions populaires. Pour le moraliste, dit-il, pour l'homme de cœur aussi, il n'est pas d'être vil : toute âme mérite examen. Le folklore belge ne peut avoir aucun caractère d'unité, puisque deux races s'y partagent le territoire. Mais partout nous trouvons une identique poésie, que l'auteur goûte vivement. Il fait à vol d'oiseau un résumé des différents modes du folklore, il en donne des exemples, il en déduit l'intérêt, il en montre le charme. Il n'y a pas jusqu'à la langue populaire, qui, pour sa verdeur, son pittoresque, sa parfaite adéquation à la saine franchise de l'homme simple, ne trouve en M. G. un admirateur convaincu, qui met tout à sa place, et trouve beau ce que la nature a créé ou suscité.

La vraie notion de patrie, dit l'auteur en terminant, repose sur la tradition. En même temps que les peuples doivent s'efforcer de s'élever, en prenant de plus en plus conscience d'eux-mêmes, ils ne doivent pas néanmoins oublier qu'ils sont solidaires l'un de l'autre. La confiance en soi ne sera point pour eux une cause de vie égoïste et fermée, et c'est au contraire de l'individualisme enthousiaste que sortira la solidarité internationale. Car en se repliant sur lui-même chaque peuple trouvera en lui, à côté de sensations et de caractères qui lui sont propres, le fond commun de l'âme universelle.

Revue de l'Université de Bruxelles (décembre et janvier-février). — *Les origines légendaires de « Feuersnoth » de Richard Strauss*, par Ernest CLOSSON. — L'auteur de cette notice est conservateur-adjoint au Musée instrumental de musique de Bruxelles ; il collabore au *Guide musical*, aux *Signale für die musikalische Welt*, de Leipzig, au *Weekblad voor Muziek*, d'Amsterdam, etc. C'est un musicologue, un critique, mais c'est aussi un artiste. Il combine agréablement, pour lui et ses lecteurs, l'esprit de recherches et le sens de la méthode à la pénétration de l'art. Il sera permis de dire que la rencontre de ces trois qualités est assez rare chez un musicien.

Dans le présent travail, M. C. s'occupe d'une légende très amusante, que les revues musicales allemandes ont signalée comme ayant donné le

sujet du plus récent ouvrage lyrique de Strauss, légende audenardaise publiée par WOLF dans ses *Niederländische Sagen*. Il s'agit d'un amant berné qui, pour se venger de celle qui l'a ridiculisé, oblige la belle à fournir aux bourgeois, le feu dont la ville a été subitement dépourvue par l'effet d'un puissant sortilège qu'il a suscité : tour à tour, les habitants viennent allumer leur cierge à une flamme qui jaillit du dos de la jeune fille ! Cette farce se trouvait sculptée à la façade latérale d'une vieille maison d'Audenarde.

Cette légende compte parmi les plus populaires du moyen-âge, et le trait de l'amoureux suspendu dans un panier, au vu des passants, par sa malicieuse amie, n'est pas le moins répandu. Elle se rattache aux traditions relatives au personnage de Virgile l'Enchanteur. L'auteur en donne la bibliographie, avec extraits et commentaires. Un des conteurs les plus abondants en « faits et diets virgiliens », le liégeois Jean DESPREIS, dit d'Outremeuse, dans son *Myreur des Histors*, a une variante très curieuse, dont le début est une véritable idylle, d'une grâce et d'une naïveté charmantes. La sculpture d'Audenarde est loin d'être unique : les représentations du panier, et du trait de la belle ardante, ont fait l'objet de nombreuses illustrations. L'auteur en fait le compte. Il a recherché à Audenaerde, où tout souvenir de la légende a disparu, la sculpture naturaliste que WOLF a signalée. Ce bas-relief n'était pas le seul en cet endroit ; il y en avait tout une série d'autres dans le même esprit.

Par malheur, on les détruisit il y a quelque cent ans, « à cause de l'inconvenance de certaines d'entre elles ». L'auteur ajoute très justement : « La bêtise et la pruderie firent de tous temps, aux Vandales et aux Iconoclastes, une concurrence souvent victorieuse ». Un panneau de Jean STREN, qui représentait aussi le trait de la femme allumée, a été, il y a quelques années, l'objet d'un attentat aussi odieux de la part d'héritiers ruraux : un coup de rabot vengeur fit disparaître la figure principale, et le panneau ainsi purifié fut brocanté pour la somme de cinq francs. L'œuvre intacte avait été sur le point d'être vendue 3,000 francs à... M^{me} Humbert.

Revue des Traditions populaires, de Paris, 1902. — *Les origines de la légende des Nutons*, par Ernest DOUDOU. — L'auteur pense que ces nains légendaires ne sont autres que des esclaves, des colons et des soldats romains ayant fui les légions de César dominateur des Gaules, et qui, craignant le supplice et la cruauté des maîtres de l'époque, se seraient réfugiés dans les endroits où la légende place aujourd'hui les Sotais ou Nutons. M. D., qui est en possession d'une bibliographie très étendue du sujet, reprend une à une les caractéristiques que le peuple attribue aux Nains, et s'efforce de les concilier avec sa thèse. Il montre aussi comment les découvertes faites dans les grottes et cavernes justifient ses suppositions. Les explorations officiellement actées ne lui donnent pas toujours raison. Mais l'auteur affirme les avoir refaites avec des résultats souvent tout différents. Il y a ici matière à une discussion entre lui et ses savants prédécesseurs, dont il est nécessaire d'attendre le résultat, si l'on juge à

propos de l'entreprendre. Notons simplement, pour mémoire, et dans un autre ordre d'idées, que le travail de M. D. a été écrit avant la publication des articles de M. Schuermans dans *Wallonia*.

REVUE DES JOURNAUX :

La Réforme (23 février). — De M. Jean DELVAUX, *les Empêcheurs de danser*. — « Un pli de mécontentement creuse le front des politiciens austères : voici le Carnaval. Leur mauvaise humeur s'isole en ces jours de gaieté débridée et leur farouche vertu se répand en véhéments réquisitoires contre l'odieux Mardi-Gras... Attendons-nous, avant qu'il soit longtemps, à voir le législateur, muni de verges et la bouche pleine de paroles foudroyantes, tonner contre les licences du Carnaval et fustiger implacablement le masque et le déguisement.

» C'est une tendance alarmante de l'esprit politique de la plupart des partis — avancés comme réactionnaires — en Belgique, que ce prohibitionnisme à outrance contre tout ce qui n'est pas absolument conforme à un lourd et ennuyeux idéal de décence et d'austérité. C'est à croire, parole d'honneur, que toute la lutte politique a pour enjeu unique nous ne savons quel prix de vertu superficielle et quel misérable honneur de plaire à la Tartuferie collective.

» Dans ce steeple-chase effréné vers le bon ton et la bonne réputation, les partis méconnaissent la formidable puissance des mœurs ancrées dans la nature, la coutume et la tradition. L'esprit rectiligne de certains politiciens, figé dans une formule artificielle, est inhabile aux interprétations impartiales et consolantes des mœurs, incapable de comprendre le sens philosophique des coutumes, et en révolte constante contre la nature.

» Et le malheur est que cette mentalité de chambre close a gagné parfois l'esprit public lui-même et que, pour défendre les mœurs résistantes et éternelles, fondées sur l'inébranlable tradition et l'immuable nature, il faut un courage d'autant plus grand que l'hypocrisie de leurs contempteurs est en quelque sorte une hypocrisie inconsciente et de bonne foi. »

L'Express, de Liège (15 février). — *Le nouveau musée*, par A. MATEUR : Proposé quelques rectifications au Catalogue officiel, et dit, entre autres, du peintre Lefebvre dont *Wallonia* a parlé (t. X, 33, 153) : « Un peintre liégeois de grand talent et mort jeune, ne figure pas au Musée où sa place est marquée : Laurent Lefebvre, né à Visé, le 3 août 1786, et mort à Liège, en 1815, fut d'abord élève de Fassin, ensuite de Louis David, dont il devint le favori et qu'il aida dans ses travaux, entre autres dans le tableau du Couronnement. Liège possède de lui deux œuvres bien connues et que le catalogue attribue au Français Robert Le Fèvre ; ce sont les portraits en pied du roi et de la reine des Pays-Bas qu'on a relégués à l'hôtel-de-ville et qui devraient être au Musée avec le portrait en pied de Grétry (aussi de Lefebvre en 1813), qui appartient à l'Emulation et où il est mal éclairé. Lefebvre fit aussi le portrait de Napoléon I^{er} et celui de l'impératrice

Joséphine, que l'empereur donna à la ville d'Aix-la-Chapelle et qui, très brillant, fait l'ornement du Musée. On cite encore de Laurent Lefebvre les portraits du général Lecourbe (1808), de Delchamp (1815), et de l'actrice Clara (1815), maîtresse de l'empereur [du roi] Guillaume.

» Jean Lefebvre, son frère, mort à Saive, possédait à Visé le portrait de la célèbre Angelica Catalani et il y a, à Cheratte, un portrait d'une dame Hermans, de la cour de Napoléon ou de Guillaume I^{er}, attribué à Louis David et offert en vente à la ville de Liège, après avoir été refusé à la National Gallery comme œuvre de David. Ne serait-ce pas une œuvre de Laurent Lefebvre ? Il vaudrait la peine de s'en assurer. »

Le Petit Bleu, de Bruxelles (7 décembre). — De ZEMGANNO un article consacré à M^{lle} Berthe Bady, rappelant la carrière artistique de cette Wallonne (du pays de Charleroi). Elle débuta au Théâtre Antoine, dans la création des *Fossiles*, de François DE CUREL. Passa au Théâtre de l'Œuvre, qui venait de naître : « C'était l'époque idéaliste, symboliste, ibsénienne surtout : sa nature rêveuse et vibrante la portait vers ce théâtre nouveau ; elle s'y donna en croyante, avec son merveilleux instinct de femme artiste, et les qualités particulières de sa race », chez Lugné-Poë, elle créa l'*Image* de BEAUBOURG, le *Cuivre* de Paul ADAM, *Romersholm* et d'autres pièces d'IBSEN, des drames de MAETERLINCK, puis la *Lépreuse* et *Ton sang* d'Henry BATAILLE. C'est dans cette dernière pièce qu'on la revit au Parc où elle avait passé quelques fois en tournée avec Lugné-Poë et ses camarades « et ce soir-là, le public bruxellois fut remué par la simplicité, la justesse et l'émotion profonde de son jeu. »

« Elle avait eu la joie et la gloire de participer à une révolution artistique, d'être et de se développer parmi les meilleurs protagonistes d'un mouvement qui marquera dans l'histoire du théâtre ; mais tout cela n'était qu'une carrière à côté ; elle jouait trop peu ; à Paris, on l'admirait comme une artiste originale, d'une espèce trop précieuse, trop rare : les directeurs voyaient en elle une comédienne d'exception, qui ne pourrait pas se plier à l'ordinaire du répertoire. Alors, elle joua *Fantine* des *Misérables*, à la Porte Saint-Martin ; ici, c'était la pièce à l'affiche pendant des soirs ; c'était le grand — voire même le gros — public. C'était le boulevard ; très applaudie, très discutée, Berthe Bady entra dans le rang. M. Ginisty l'engagea à l'Odéon..., et ne lui donna presque rien à faire jusqu'à la triomphale soirée où elle vient d'être acclamée. »

... « Son succès dans *Résurrection* consacre plus qu'un talent, une sorte de génie féminin qu'on a pu comparer à celui de M^{lle} Eléonora Duse. »

La Gazette, de Bruxelles (1). — *Les Utiles légendes*, par un anonyme. « Un peu partout dans notre pays, Flamands et Wallons découvrent, dirait-on ; leur âme ancienne ; mais avec étonnement et avec joie, ils s'aperçoivent

(1) Cet article nous est communiqué par un lecteur obligeant, qui a omis d'en noter la date. Il doit, dit-il, remonter à deux ou trois mois. Le sujet qu'il traite est toujours actuel pour nos lecteurs, surtout quand il est écrit de cette façon.

qu'ils ont, dans leur passé, des expressions de joie et d'émotion très particulières et qui leur donnent des impressions exceptionnellement profondes, des impressions étranges qui les font se souvenir de choses que, pourtant, ils n'avaient jamais entendues, ils n'avaient jamais vues.

» Pendant très longtemps, ces souvenirs avaient sommeillé, réveillés de temps à autre seulement par quelque chercheur érudit, par quelque artiste amoureux de pittoresque. Mais l'élite les dédaignait un peu. Dans le nécessaire, dans le salutaire mouvement vers l'atténuation des antagonismes de races, vers la paisible fraternisation des peuples, on en était arrivé à confondre l'harmonie avec l'uniformité. On semblait craindre de conserver des caractères distincts. Et l'on s'acheminait, sans s'en apercevoir, vers l'expression sans caractère. Il y avait là un évident excès. Pour s'entendre, pour vivre dans la mutuelle confiance et dans la paix, il n'est pas nécessaire que les hommes se dépouillent de tout ce qui les différencie ; il suffit qu'ils soient d'accord sur quelques grandes idées essentielles. Cela fait, il y aurait danger, parce que déperdition de force, à vouloir s'identifier, à vouloir partout exprimer les idées de la même façon. Pour émouvoir les hommes d'une même émotion, il ne convient pas de leur dire partout les mêmes choses. Les mots et les usages changent de signification suivant l'atmosphère, suivant la nature du sol, suivant les tons de la verdure, la fécondité de la terre et la couleur du ciel. Il faut accorder les expressions à tout cela, observer la relation des valeurs. C'est pour cela que telle chanson, telle légende qui paraîtra banale, froide, muette au reste de la terre, éveillera dans l'âme des hommes d'un petit coin de pays une émotion indicible, la belle et pure exaltation qui rend l'âme subitement plus accessible aux mouvements généreux : c'est qu'elle aura soudain fait revivre mystérieusement toutes les émotions éprouvées par des générations successives, c'est qu'elle aura fait sentir aux hommes du présent la communauté de leur passé.

» Quand les géants sortent à Bruxelles au son du *Reusentied*, quand apparaît le *Doudou* sur la place de Mons, quand le *Signorke* se montre à Anvers, quand se déroule le *Crâmignon* devant la Violette à Liège, ou quand Ath marie *Goliath*, il court dans la foule, en même temps, une exubérance et une extraordinaire cordialité. C'est que la coutume locale, la légende locale, la chanson locale, tout ce qui dit les vieilles émotions simples, tout ce qui les traduit dans la couleur de pensée de la race, a le don de faire penser et éprouver avec le maximum de sensibilité dont un homme est capable ; aussi d'éveiller en lui, le plus qu'il en peut éprouver, la conscience de la solidarité, car presque toutes les vieilles légendes et les vieilles coutumes disent, à travers leurs naïfs symboles, l'union des efforts humains contre quelque danger, contre quelque force mauvaise.

» Et dans les émotions, dans les exaltations ainsi provoquées, il n'y a que sensibilité et bonté : cela n'a rien de commun avec le patriotisme belliqueux, agressif, avec l'odieuse culture des haines entre races. Il n'y a là qu'une force augmentant les énergies individuelles et, par conséquent, utile à la grande collectivité humaine. »

A Camille Lemonnier

LA BELGIQUE INTELLECTUELLE vient de fêter, avec une cordialité magnifique le grand écrivain qui durant les quarante

dernières années, a honoré en notre pays les Lettres françaises et l'Art universel avec une fécondité géniale au cours de cinquante cinq volumes.

L'aspect de l'œuvre si varié, si soutenu, de Camille Lemonnier a été l'occasion d'une exaltation bienfaisante, et les hommages fervents de tous ceux qui pensent ou rêvent se sont une fois encore, aujourd'hui comme il y a vingt ans, unis en un hymne puissant d'admiration et de

reconnaissance vers l'artiste probe et généreux qui, toujours jeune et puissant, reste le Maître.

A tant d'hommages particuliers, nous joignons la cordiale reconnaissance des Wallons pour l'écrivain qui, dans tout son œuvre, a exalté la Vie des races comme la Vie des hommes ; et, dans maints livres, qui comptent parmi ses plus beaux, a rehaussé d'un art chaleureux et révélateur, les beautés de notre sol, le charme profond de nos forêts, la grandeur de nos paysages, la santé et la pittoresque originalité de notre race.



WALLONIA.

Le banquet de Bruxelles

Les Fêtes qui se sont succédées le mois dernier à Bruxelles en l'honneur de Camille Lemonnier ont eu récemment leur écho à Liège. A ce sujet, nous publions le présent numéro extraordinaire, où nos lecteurs trouveront, ci-après, le compte-rendu de la Fête Wallonne.

Nous rappellerons ici qu'au banquet du 8 mars, à Bruxelles, les Wallons avaient déjà manifesté leur solidarité avec les artistes de la capitale et ceux du Pays flamand. Un grand nombre des nôtres étaient présents, et la liste en serait trop longue pour la donner ici. Les autres se sont associés par correspondance à cette grandiose manifestation artistique et littéraire.

Au dessert, ~~par les discours~~ inspirés de nombreux et éminents artistes, M. Julius Hoste a parlé en flamand au nom des Flamands, et M. Oscar Colson en wallon au nom des Wallons.

Le journal *La Meuse* a recueilli pour son compte-rendu, le discours de M. Colson. Nous l'extrayons de ses colonnes. Par égard pour nos lecteurs étrangers que le détail pourrait intéresser, nous en donnons aussi, comme il est d'usage dans cette Revue, la traduction, autant que possible, littérale.

« Binamé Maise,

» C'est on Wallon qui v'va djâser.
I djâs'ret ès wallon.

» Nos vèyans chal tot çou qui
l'payis compte di grand rapoullé po
v' festi.

» Toûr à toûr, avou 'ne haute
loquince, les pârlîs les pus aconptés
vantèt les mérîtes di voste oûve et
vis rindèt l'honneur po vosse labor et
vosse corédje foû grands.

» Divins ci rare busquet, li Wallon
n'voîre à mète, crèyez-le bin, qu'ine
pitite fleur des tchamps.

— » C'est ès Françès qu' vos avez
scrît, d'vins ci lingadje qui nos
poèrtans, nos autes, dizeû tos les
lingadjes.

» Si les Wallons vârdèt à coûr
l'amor di leû riyant patoès, is ont
li d'voêr de dire, et nos l' dihans

Cher Maître,

C'est un Wallon qui va vous
parler. Il parlera en wallon.

Nous voyons ici tout ce que le
pays compte de grand rassemblé
pour vous fêter.

Tour à tour, avec une haute élo-
quence, les orateurs les plus estimés
vantent les mérîtes de votre œuvre
et vous rendent l'honneur pour votre
labeur et votre courage éminents.

Dans ce rare bouquet, le Wallon
ne cherche à mettre, croyez-le bien,
qu'une petite fleur des champs.

— C'est en français que vous avez
écrit, dans ce langage que nous
portons, nous, au-dessus de tous.

Si les Wallons gardent au cœur
l'amour de leur riant patois, ils ont
le devoir de dire, et nous le disons

bin haut, qui l' Françès, lu tot seu,
nos valôye a ces homes di d'vins
l' tîns qu'ont aquèrou âs hautès
idèyes d'a c'te heûre li pus grande
pârt di leû nôblesse.

» Vos avez tote vosse vèye ovré po
l' ghoêre de bê lingadje di France.

» Vosse labor a-st-aidi. pus qu' nol
aute, a stârer so l' payis les grandès
clârtès qui l' Françès respâd, sins
mây note cesse, tot wi-ce qu'il est.

» Et c'est ine djôye, ine grande
djôye po nos autes, de r'vèyi a
cheskonk di vos lîves ci doûs lin-
gadje qui nos inmans co 'ne fèy
hostè di novèlès bêtès, co 'ne fèy
pus doûs, pus aglidjant.

— « Mains d'vins voste oûve i n'y
a on lîve qui nos a stu à coûr. C'est
La Belgique.

» Po fer cila, vos avez pris l' bas-
ton èl main, et vos avez r'batou
l' payis, quèrant l'âme dele Patrèye
come in' èfant pierdou.

» À bê mitan dès grandès vèyes,
vos avez montè so les pus hautès
toûrs, et la, d'ine fwète voès, vos
avez dit, po l'honneur di nos vîs Pères,
les pus bèlès paroles qu' i falève.

» Vos v's avez k'miné so les lon-
guès drèves de Plat-payis; et, âtou
d' vos, vos avez vèyou li peûpe fla-
mind, si fêr et si grand de tîns
passé, si pâhûle èt r'poyl po l' djou
d'hoûy.

» Vos avez v'nou divès nos autes.

» Et d'pôy Tournay djisqu'a lez
l' Prusse, nouk di nos p'tits vigreûs
payis n'a catché por vos s' sintumint.

» C'est l' Borain rude et deûr.
C'est l' Namuroès gaiye et luron.
C'est l' Ardincwès sinpe et solide.
C'est l' Lidjwès spitant et musicant.
C'est tos nos autes, les francs Wal-
lons!

bien haut, que le Français, seul,
nous rattache à ces hommes d'autre-
fois qui ont assuré à la civilisation
actuelle la plus grande part de sa
noblesse.

Vous avez toute votre vie œuvré
pour la gloire du beau langage de
France.

Votre labeur a aidé, plus que tout
autre, à distribuer dans le pays les
grandes clartés que le Français ré-
pand, sans cesse, partout où il est.

Et c'est une joie, une grande joie
pour nous, de revoir à chacun de
vos livres ce doux langage que nous
aimons, encore une fois chargé de
beautés nouvelles, encore une fois
plus doux, plus séduisant.

Mais dans votre œuvre, il y a un
livre qui nous a touchés au cœur.
C'est *La Belgique*.

Pour faire celui-là, vous avez pris
le bâton en main, et vous avez par-
couru le pays, cherchant l'âme de la
Patrie comme un enfant perdu.

Au milieu des grandes villes, vous
avez monté sur les plus hautes tours,
et là, d'une voix puissante, vous
avez dit, pour la gloire de nos Pères,
les plus belles paroles nécessaires.

Vous vous êtes conduit sur les
longues drèves du Plat-pays; et,
autour de vous, vous avez vu le
peuple flamand, si fier et si grand
autrefois, si paisible et replié au-
jourd'hui.

Vous êtes venu chez nous.

Et depuis Tournay jusque près de
la Prusse, aucun de nos petits pays
si actifs, n'a caché pour vous son âme.

C'est le Borain rude et dur. C'est
le Namurois, gai et luron. C'est
l'Ardennais simple et solide. C'est le
Liégeois semillant et musicant.
C'est nous tous, les francs Wallons!